

# 1

Le père d'Emma Woodhouse vint au monde, perdu et désorienté, les paupières papillonnantes, à quelques jours du dénouement de la crise des missiles à Cuba. C'était une période particulièrement angoissante pour ceux qui lisaient les journaux ou écoutaient les nouvelles à la radio, comme sa mère, Mrs Florence Woodhouse, déjà anxieuse quand tout allait pour le mieux. À quoi bon continuer à procréer alors que la race humaine risquait de s'autodétruire avec la menace d'une attaque nucléaire qui semblait si réelle et imminente. C'était la question que se posait Florence quand elle fut admise dans la salle d'accouchement d'un petit hôpital de campagne du Norfolk.

Les bases aériennes américaines n'étaient pas très loin, faisant de cette région d'Angleterre une cible idéale. Leurs bombardiers, avait-elle entendu, étaient prêts à décoller pour des missions qui signeraient sans doute l'arrêt de mort de l'humanité, une fin aussi rapide que terrible, dans une explosion soudaine, aveuglante, où à la lumière succéderaient la poussière et l'obscurité. Pourtant, et c'était bien compréhensible, elle avait des problèmes plus urgents à régler et ne trouva pas de réponse à sa question. À moins que cette réponse ne fût l'acte même de donner naissance à un enfant et d'accueillir avec des larmes de joie ce petit bout d'humanité que la sage-femme lui

tendait. Il existe de nombreuses théories – qui n’ont pas toutes été étayées par des preuves – selon lesquelles l’état d’esprit de la mère pendant la grossesse peut influencer sur la personnalité de l’enfant. Il y a ceux qui croient par exemple que les bébés à qui on a fait écouter du Mozart quand ils étaient encore dans le ventre de leur mère auront l’oreille plus musicale, ou que ceux à qui on a récité des poèmes seront plus doués pour la littérature et les langues. Certains affirment aussi, et c’est sans doute plus plausible, que l’anxiété peut être transmise par la mère à l’enfant dans son ventre, et, il faut bien le dire, Henry Woodhouse en était l’illustration parfaite. Dès son plus jeune âge, il se montra craintif, refusant de participer aux jeux turbulents des autres petits garçons. Il montra très tôt un intérêt exagéré pour le thermomètre que l’infirmière à domicile avait donné à sa mère et suivait de très près l’évolution de sa température quand sa mère prenait sa fièvre.

— C’est normal ?

Telle fut la première phrase complète qu’il fut capable de prononcer.

— Parfaitement normal, répondait sa mère. Trente-six neuf, tu vois ?

Une telle réponse ne manquait pas de le décevoir. Il était toujours satisfait, en revanche, quand un résultat douteux appelait une vérification et que sa mère plaçait une deuxième fois le thermomètre au mercure sous sa langue. Aux moments opportuns, cette anxiété prenait la forme de lubies alimentaires, qui se succédaient, incluant le rejet de divers aliments de base (le blé, les produits laitiers, etc.) et l’adoption enthousiaste de nutriments plus ésotériques (la gelée royale et les biscuits au malt furent très tôt particulièrement prisés). Ces lubies ne duraient pas très longtemps. À l’âge de dix-huit ans, alors qu’il s’apprêtait à entrer à l’université, il avait opté pour un régime végétarien normal, complété par une pharmacopée de vitamines, d’huiles riches en oméga-3 et d’enzymes divers.

— Mon fils, disait sa mère non sans une certaine fierté, est valétudinaire.

Un terme qui poussait ses amies à consulter leur dictionnaire, ce qui était une source de satisfaction supplémentaire pour elle. Renvoyer ses amis à leurs dictionnaires, voilà l'un des plaisirs les plus sophistiqués dans la vie, même s'il faut en user avec parcimonie. Abusez d'un tel plaisir et on vous accusera d'avoir avalé votre dictionnaire, ce qui n'est pas un compliment. Henry Woodhouse – que la plupart de ses connaissances appelaient « Mr Woodhouse » – n'embrassa pas la carrière à laquelle des générations et des générations de jeunes Woodhouse avaient été destinées. Si son père attendait de son fils qu'il cultivât – de la manière qui convenait à son rang – les quelque trois cents hectares de terre qui entouraient leur maison, Hartfield, le jeune homme avait d'autres projets pour son avenir.

— Je sais ce que tu attends de moi, dit-il. Je sais que nous habitons ce domaine depuis quatre cents ans...

— Quatre cent dix-huit, rectifia son père.

— Quatre cent dix-huit ans, si tu veux. Je le sais. Et je ne dis pas non plus que je veux partir. C'est juste que je souhaite faire autre chose d'abord. Je pourrai toujours m'occuper des terres plus tard.

Son père soupira.

— Tu serais un gentleman-farmer, dit-il. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Le jeune Woodhouse sourit.

— Je n'ai jamais vraiment compris ce concept. Quelle est la différence exacte entre un gentleman-farmer et un simple fermier ?

Cette question provoqua l'embarras de son père.

— Tu ne veux pas que je te fasse un dessin, non plus, dit-il. En fait, ce n'est pas une question à laquelle on aime répondre. Et je suis surpris que tu ressenties le besoin de la poser. Un gentleman-farmer...

Il marqua une pause, puis reprit :

— Un gentleman-farmer ne cultive pas vraiment ses terres, si tu vois ce que je veux dire. Il ne fait pas le travail lui-même. En général, il le délègue à quelqu'un, à moins...

— À moins que quoi ?

— À moins qu'il n'ait pas d'argent. Dans ce cas, il doit le faire lui-même.

— Comme nous ? Nous n'avons pas d'argent, c'est ça ?

— Non, nous n'en avons pas. Autrefois, si, mais plus maintenant. Et il n'y a rien de déshonorant là-dedans. C'est parfaitement honorable de ne pas avoir d'argent. C'est même souvent le signe d'une bonne éducation.

— Et un signe de pauvreté aussi ?

Il y eut un autre soupir.

— Je trouve qu'il est inutile de s'attarder davantage sur le sujet. Je voulais juste te dire qu'à mon sens, il serait préférable que tu choisisses de reprendre l'exploitation familiale plutôt que de devenir... Tu veux faire quoi déjà ?

— Ingénieur en mécanique.

Son père garda le silence quelques secondes avant de dire :

— Je vois.

— C'est un domaine important, et nous devons absolument faire plus de conception mécanique dans ce pays, sinon nous risquons d'être complètement dépassés par les Allemands.

Le jeune Woodhouse savait parfaitement que ce genre d'argument ne laissait pas son père indifférent, car il s'inquiétait beaucoup des Allemands et de leurs écarts de conduite durant le vingtième siècle.

— Les Allemands excellent en la matière ?

— Oui, assura le fils. C'est pourquoi leur industrie est si compétitive. Leurs voitures sont increvables, contrairement aux nôtres qui, pour la plupart, ne peuvent même pas démarrer.

— Conception mécanique, marmonna son père, et la conversation s'arrêta là.

Pourtant, ce fut bien la jeune génération qui remporta la bataille, et, moins d'un an plus tard, Mr Woodhouse, heureux d'être indépendant et loin de chez lui, mais surtout de voir son rêve se réaliser, commença ses études dans le domaine qu'il avait choisi. Ce fut un choix judicieux. Après avoir obtenu son diplôme, Mr Woodhouse entra dans une petite entreprise de

Norwich spécialisée dans la conception d'équipements médicaux. Il aimait son travail et était aimé de ses collègues, même s'ils le trouvaient excessivement anxieux (certains pensaient que ça frisait même l'obsession) quand il s'agissait d'évaluer les risques dans le développement de produits.

Le travail était certes intéressant, mais peut-être pas assez stimulant pour le jeune ingénieur qui consacrait une partie de son temps libre à plancher sur différents dessins et prototypes de ses propres inventions, incluant une nouvelle soupape pour les containers pressurisés d'azote liquide utilisés par les dermatologues. Ce dispositif ne se limitait pas à cette application et, une fois qu'il eut déposé un brevet à son nom – à la grande consternation de son entreprise qui engagea en vain des poursuites –, il vendit une licence de production à un fabricant hollandais.

Il était désormais à l'abri du besoin, à la tête d'une petite fortune, même, grâce à laquelle il put rénover Hartfield, redynamiser la ferme et installer ses parents de plus en plus infirmes dans la loge du gardien. Leur mauvaise santé les priva malheureusement d'une longue retraite, et Mr Woodhouse fut bientôt le seul propriétaire du domaine.

Il était marié, à l'époque, et le choix de son épouse en avait surpris plus d'un. Tout le monde pensait que la personne qui choisirait de son plein gré cet ingénieur plutôt anxieux et obsédé serait soit une femme de grande charité – et il y a plein de femmes qui semblent prêtes à épouser le premier venu – ou une femme uniquement intéressée par l'argent. Son épouse n'entraîna pourtant dans aucune de ces catégories. C'était une femme chaleureuse, aimable, belle qui disposait d'une immense fortune. Heureux en ménage, Mr Woodhouse savourait sa vie de gentilhomme campagnard, même s'il continua à travailler comme ingénieur pendant quelques années. Sa femme donna naissance à une petite fille l'année qui suivit leur mariage (ils l'appelèrent Isabella), puis à une autre. La seconde fut nommée Emma. Emma avait cinq ans quand Mrs Woodhouse mourut. Elle n'avait pratiquement aucun souvenir de sa mère. Elle se souvenait de son amour, pourtant, et d'une sensation

de chaleur. C'était comme se souvenir de la lueur qui persiste parfois lorsqu'une lumière vient de s'éteindre.

S'il n'avait pas eu la responsabilité immédiate de deux petites filles qui dépendaient entièrement de lui désormais, Mr Woodhouse aurait certainement sombré dans la dépression. Avec l'irrationalité qui caractérise un chagrin de cette sorte, il se sentait responsable de la mort de sa femme. Elle avait succombé à une infection méningée virulente, aléatoire et indétectable comme tout virus. Il se reprochait néanmoins de ne pas avoir veillé à ce que son système immunitaire fût mieux armé. Si seulement il avait insisté, avec plus de fermeté, pour lui faire prendre les mêmes suppléments de vitamine que lui, elle se serait peut-être débarrassée du virus dès les premières heures d'exposition. Après tout, ils respiraient tous les deux le même air, mangeaient les mêmes choses ; alors, il avait certainement été lui aussi en contact avec ce virus. Dans son cas, cependant, les vitamines C et D avaient fait leur travail. Si seulement il l'avait persuadée que ce n'était pas si pénible d'avaler quatorze pilules par jour quand on les faisait descendre, comme lui, avec son jus d'orange au petit-déjeuner... Si seulement il lui avait montré l'article du *Sunday Times*, dans lequel il était question d'études menées aux États-Unis montrant l'efficacité de cette association de vitamines pour renforcer le système immunitaire... Elle se moquait de certaines de ses théories, il le savait et ne s'offusquait pas de son scepticisme, mais on ne pouvait pas se rire du *Sunday Times*, quand même ! Si seulement il avait pris ce problème plus au sérieux, leurs petites, Isabella et Emma, auraient toujours leur mère et il ne serait pas veuf.

Ces pensées coupables accompagnent souvent le chagrin lié à la perte d'un être cher et disparaissent tout aussi fréquemment au bout de quelques mois lorsque la souffrance causée par ce vide soudain s'atténue. Mr Woodhouse cessa donc d'être assailli par de tels remords après plusieurs mois de deuil. Désormais, il pensait moins au passé et plus à la façon dont il devait envisager l'avenir. Dans les jours et les semaines

qui avaient suivi la mort de sa femme, les offres d'aide avaient afflué de toutes parts. Il était très apprécié dans la région, car il soutenait toujours les événements locaux, bien qu'y assistant rarement. Il avait financé en grande partie la construction d'un nouveau local pour les scouts, avait volontiers payé sa part pour la restauration du toit de l'église, dépouillée de sa couverture en plomb par un gang de voleurs de métaux.

Il avait tout aussi volontiers augmenté la valeur du prix remis à l'occasion de la Woodhouse Cup, un trophée institué par son grand-père pour récompenser le plus beau bélier lors de la foire agricole locale. Il n'allait jamais au pub du coin, mais personne ne l'accusait d'être froid et réservé comme l'étaient certaines des grandes familles du voisinage. On mettait plutôt cela sur le compte de l'excentricité qui va de pair avec le génie des inventeurs (dans l'esprit des gens).

— Il a inventé quelque chose, expliquait un villageois aux nouveaux venus. On ne le voit pas beaucoup, mais il a inventé quelque chose. Ça lui a rapporté un paquet d'argent et tant mieux pour lui. Quand on invente quelque chose et qu'on se débrouille pour ne pas se faire piquer son idée, on a des chances de toucher le pactole.

Il fut à la fois surpris et touché par la générosité de ses voisins. Une femme du village, Mrs Firhill, les aidait dans la maison depuis leur retour à Hartfield, et elle prit tout naturellement l'initiative de faire les courses et de préparer tous les repas. Ils ne manquaient de rien ; pourtant, les femmes du coin continuaient à leur apporter des plats et des casseroles remplies de ragoût. Tous les fourneaux, dans un rayon de trente kilomètres, étaient mis à contribution pour nourrir la famille Woodhouse, dont les deux immenses congélateurs furent bientôt pleins à craquer.

— Ce n'est pas de nourriture qu'ils ont besoin, fit remarquer Mrs Firhill à une amie. C'est de quelqu'un pour border la petite Emma le soir, pour inspecter la garde-robe de monsieur et jeter tous les vieux habits. C'est d'une épouse et d'une mère, en somme.